

Il est peut-être excessif d'écrire que notre époque assassine l'architecture. Beaucoup pensent que l'acte d'architecture est à l'heure actuelle repoussé dans la marginalité et que les quelques œuvres dispersées qui relèvent encore d'une vision d'architecte perdent progressivement toute signification au regard de l'ensemble du domaine construit.

La maison des hommes est devenue la proie des économies industrielles et commerciales. La valeur d'usage de l'habitat humain est dorénavant systématiquement subordonnée à sa valeur d'échange. L'être de la maison est agressé, spolié, dominé, écrasé. Il est traité comme s'il n'existait pas. Il est passé sous silence comme si les hommes, les femmes et les enfants n'avaient aucun intérêt à sa présence, comme s'ils n'avaient aucun besoin vital de rétablir, de maintenir et de développer une mesure qui transforme et totalise les dimensions construites de l'espace et du temps en une réalité de l'expérience intérieure. L'habitation n'est plus qu'un avoir, c'est à dire une sorte de pouvoir magique, sa possession est devenue une abstraction économique qui développe une multitude d'enfermements et d'aliénations accablant le commun des mortels, mais aussi de plus en plus ceux qui estiment appartenir à la classe privilégiée.

L'architecte qui, tel Charles Dumont, poursuit avec obstination la recherche au-delà des fonctions physiques et économiques de la construction, s'engage dans une voie de vérité en dépit de sa solitude. Il est difficile de dire que cette vérité est marginale, même et surtout si l'illusion occupe la place publique. Elle est au contraire un mouvement vers le centre de toute réalité humaine. Par approches successives elle tend à circonscrire l'unité originelle riche d'une fertilité à retrouver.

Comme les portes de ses maisons, Charles Dumont cherche à percer la zone obscure pour conduire l'occupant de l'immeuble — son client, son ami, son double — vers l'intérieur qui est un éclatement de lumière. Des espaces surbaissés — angoisses premières — il guidera les pas de l'habitant vers la salle haute, vers le soulagement des plafonds fuyants, vers l'effacement de la mesure restrictive. Il pliera et brisera les murs, qui limitent et enferment, pour préparer les ouvertures qui transfigurent l'abri et un lieu d'accueil et de libération. Il mènera la ligne de rencontre des parois avec les plafonds et les sols en un tracé ininterrompu et souple, parfois tendu à l'extrême, de telle manière que les points de départ et de chute se trouvent toujours hors du champ de la vision. Il introduira le symbolisme des couleurs, les rouges qui appartiennent à la terre et aux violences, les bleues et les blancs qui sont des efforts d'équilibre, les jaunes et les ors affirmant les pouvoirs d'abstraction et de transfiguration solaire. Ainsi le plan de la maison se développe suivant une spirale qui monte de la matérialité des lieux consacrés à la satisfaction des besoins physiques et communautaires — cuisine, repas, conversation, étude, repos — vers un lieu de recueillement, de méditation et de passage vers l'indicible.

Dumont Charles

Une telle volonté d'architecture se trouve confrontée avec le problème de l'isolement. Lovée sur elle-même, elle ne manque cependant pas d'ouvertures sur l'extérieur. Mais l'appel un peu étranglé de ses fenêtres s'impose dans une angoisse particulièrement sensible, un appel qui résonne face à l'hostilité de la rue, qui s'épuise au milieu de l'adversité bruyante des maisons voisines, et qui trouve à peine un écho au fond d'un paysage maltraité et bouleversé par l'action des générations industrielles.

Il est évident que cet isolement ne peut être brisé que par une réponse à la voix étouffée qui émane de la plupart des constructions, même de celles qui sont repliées sur elle-mêmes, violemment hostiles à l'entourage, méprisantes, satisfaites ou dominatrices. Car même le vide d'intention et la rupture si fréquente des rapports entre les bâtiments, ainsi que la mauvaise relation avec la voie publique, retentissent profondément sur le psychisme des habitants et conditionnent le degré d'équilibre et la fécondité de leurs comportements.

Il n'est pas rare d'entendre dire que ces relations ne peuvent plus sortir de l'indétermination, que tout effort pour créer un ordre urbain ne serait qu'une tentative de rétablir la subordination hiérarchique que notre époque refuse avec violence.

Il n'est en effet plus possible d'accepter qu'un bâtiment privilégié — temple, palais ou banque — s'impose comme le centre organisateur de l'agglomération et de la ville, comme le signe par lequel l'homme constitue son habitat dans le monde. Il n'est plus possible, comme aux âges classiques de l'architecture, de concevoir ni d'accepter un bâtiment dominant qui serait l'expression et l'incarnation d'une loi organisatrice de la communauté humaine, imposée d'en haut et sur laquelle cette communauté admettrait n'avoir aucun pouvoir. Il n'est de gratte-ciel si haut qu'un autre gratte-ciel ne dépasse sans tarder.

Mais il convient de se souvenir que chaque homme est lui-même un centre autonome et souverain dans le monde humain, et cela à cause de sa singularité et de sa solitude résultant de l'impossibilité constitutionnelle de s'identifier avec son prochain, de superposer exactement sa conscience à la conscience de son semblable, de s'effacer et de se perdre dans l'être d'autrui. Chaque homme est un centre de l'univers en vertu du pouvoir globalisateur qui est le propre de sa conscience, pouvoir qui lui permet d'ordonner les informations qu'il recueille, d'en tirer des jugements, d'échafauder des projets et de s'engager dans des actions qui le portent au devant de lui-même.

Maison de Ch. Dumont
rue du Moulin 12
4208 Boncelles

and

A+, no 40, 7-8/1977, p. 40-43.

La volonté d'architecture se trouve confrontée au problème de l'isolement. Lovée sur elle-même, elle ne manque cependant pas d'ouvertures à l'extérieur. Mais l'appel un peu étranglé de ses ouvertures s'impose dans une angoisse particulièrement forte, un appel qui résonne face à l'hostilité de l'environnement, qui s'épuise au milieu de l'adversité bruyante des voisins, et qui trouve à peine un écho dans un paysage maltraité et bouleversé par les générations industrielles.

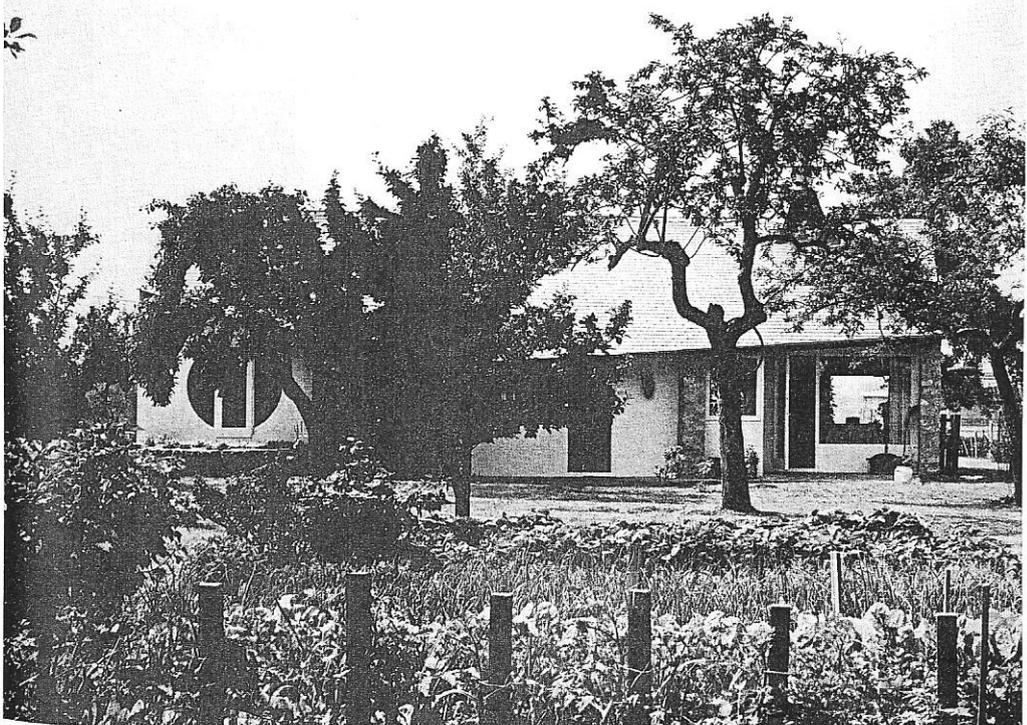
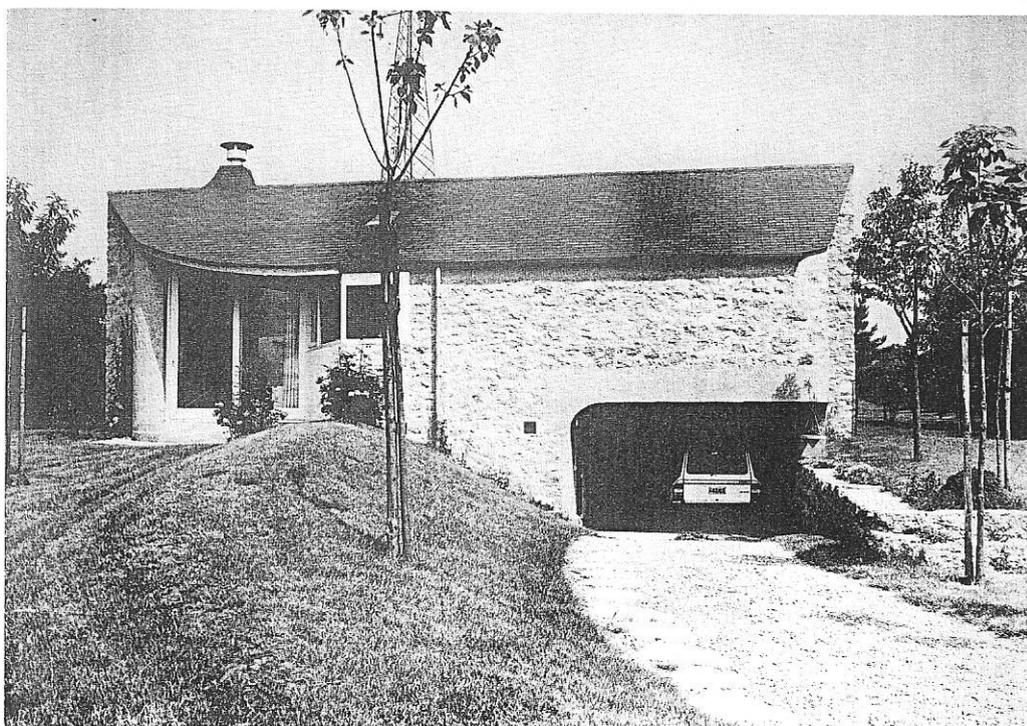
Il faut dire que cet isolement ne peut être brisé par une réponse à la voix étouffée qui émane de toutes les constructions, même de celles qui sont sur elles-mêmes, violemment hostiles à l'environnement, satisfaites ou dominatrices. Car l'absence de continuité et la rupture si fréquente des liens entre les bâtiments, ainsi que la confusion avec la voie publique, retentissent profondément sur le psychisme des habitants et conditionnent le degré d'équilibre et la fécondité de leurs existences.

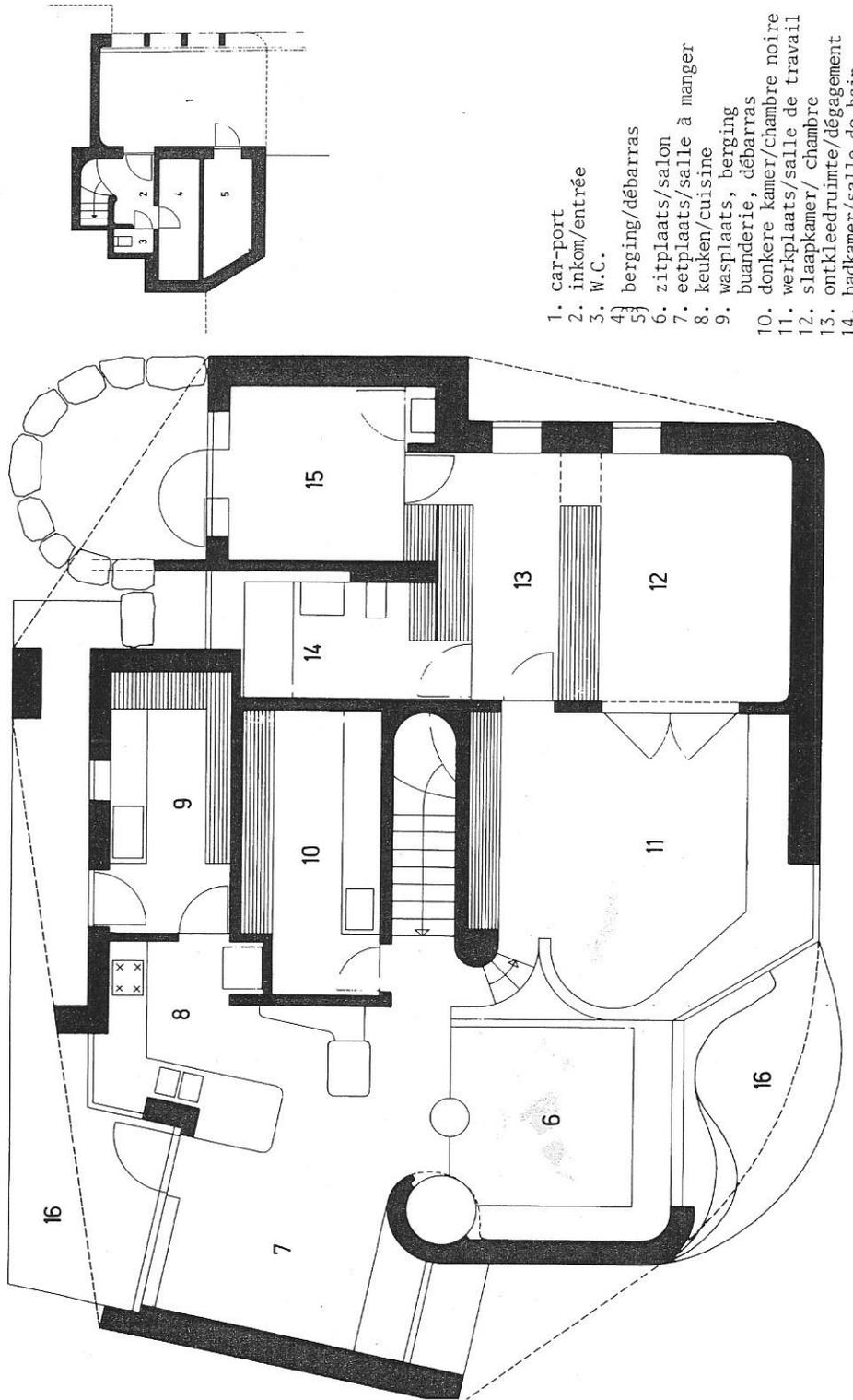
Il est rare d'entendre dire que ces relations ne peuvent plus sortir de l'indétermination, que tout pour créer un ordre urbain ne serait qu'une tentative de rétablir la subordination hiérarchique que l'époque refuse avec violence.

Il est difficile d'accepter qu'un bâtiment, temple, palais ou banque — s'impose comme le centre organisateur de l'agglomération urbaine, comme le signe par lequel l'homme définit son habitat dans le monde. Il n'est plus possible, comme aux âges classiques de l'architecture, d'accepter un bâtiment dominateur, d'accepter l'expression et l'incarnation d'une loi organique de la communauté humaine, imposée d'en haut sur laquelle cette communauté admettrait aucun pouvoir. Il n'est de gratte-ciel si haut que le gratte-ciel ne dépasse sans tarder.

Il convient de se souvenir que chaque homme est un centre autonome et souverain dans le monde humain, et cela à cause de sa singularité et de l'isolement résultant de l'impossibilité constitutive de s'identifier avec son prochain, de superposer sa conscience à la conscience de l'autre, de s'effacer et de se perdre dans l'être collectif. Chaque homme est un centre de l'univers, un centre du pouvoir globalisateur qui est le propre de la conscience, pouvoir qui lui permet d'ordonner les informations qu'il recueille, d'en tirer des jugements, d'échafauder des projets et de s'engager dans des actions qui le portent au devant de lui-même.

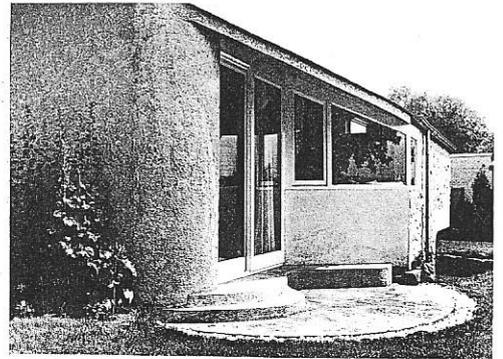
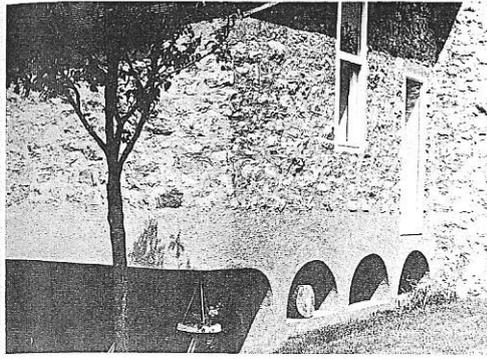
Maison de Ch. Dumont
rue du Moulin 12
4208 Boncelles





1. car-port
2. inkom/entrée
3. W.C.
- 4) berging/débarras
- 5) berging/débarras
6. zitplaats/salon
7. eetplaats/salle à manger
8. keuken/cuisine
9. wasplaats, berging
buanderie, débarras
10. donkere kamer/chambre noire
11. werkplaats/salle de travail
12. slaapkamer/ chambre
13. ontkleedruimte/dégagement
14. badkamer/salle de bain
15. meditatie ruimte/méditation

1. car-port
2. inkom/entrée
3. W.C.
- 4} berging/débarras
- 5}
6. zitplaats/salon
7. eetplaats/salle à manger
8. keuken/cuisine
9. wasplaats, berging
buanderie, débarras
10. donkere kamer/chambre noire
11. werkplaats/salle de travail
12. slaapkamer/ chambre
13. ontkleedruimte/dégagement
14. badkamer/salle de bain
15. meditatie ruimte/méditation



L'exercice de la singularité souveraine de chaque homme commande que la maison se constitue en centre autonome par rapport à l'environnement bâti, non pas en tant que symbole, mais en tant qu'instrument d'action dont les montants extrêmes se situent dans le repliement d'une part, dans l'ouverture et l'accueil de l'autre part.

Il résulte de la juxtaposition sans fin d'unités singulières et autonomes la nécessité d'un système d'interaction qui, ne pouvant faire appel à un ordre hiérarchique et de subordination, devra introduire la dialectique dans la composition architecturale.

En d'autres termes l'architecture retrouverait sa nécessité et sa vertu aux yeux des hommes, et l'être de la maison réintégrerait l'habitat humain, lorsque nous voudrions à nouveau œuvrer à la suite infinie des variables qui, unies par le fait d'être des semblables, se trouvent cependant dans une tension soutenue les unes par rapport aux autres, du fait de leur différence, c'est à dire de leur singularité.

Nous nous promettons d'examiner dans le détail dès que possible les conséquences d'une telle vision.

Albert BONTRIDDER
04/08/1977

